

Tom Bogaert s'est mis en tête de vérifier l'assomption de M. Bourriaud selon laquelle les artistes se développent comme des radicans. C'est-à-dire que les artistes sont capables de toujours se réintégrer dans des milieux différents. Cela en serait leur leitmotiv d'aujourd'hui. Déracinement et réenracinement font des artistes des errants multiculturalistes à qui la question des origines ne fait plus sens. Les fraisiers éparpillés de Tom en sont la vérification scientifique, autour desquels les discussions cherchent à comprendre les relations entre le travail général des artistes et les stolons des fraises.

Il en ressort une double critique dans le travail de Voyage, voyage. L'une concerne l'artiste faussement errant et nomade. L'autre, l'usage de la métaphore, verre d'huile qui fait passer la pilule plus facilement. En effet il faut se demander si la métaphore du radican, de l'artiste errant et nomade ne serait pas une vue plus romantique de l'artiste-homme d'affaire. Celui qui se déplace facilement, accompli son travail pour aussitôt reprendre l'avion. Et il faut se demander si un tel usage de la métaphore est justifié, s'il n'est pas plutôt un faux-fuyant qui désavoue une situation beaucoup moins poétique.

Mais l'interrogation, plus profonde, qui à tout lieu d'être parmi le jardin d'Utopiana, est de savoir ce qu'il en est, au fond, du fraisier. Que nous dit la métaphore du radican quant à nos comportements envers une espèce végétale? Qu'en est-il des fraisiers, par exemple, qui dans leur être persévèrent et dont le telos, s'il y en a, est sans doute différent de celui d'un artiste qui traverse des frontières en tout genre et s'adapte? Ou s'il est comparable, n'importe quelle espèce ou groupe d'espèces aurait pu faire l'affaire. Car l'idée même d'espèce en biologie, a été développée pour répondre à la question à la fois de l'origine et la possibilité de s'en défaire. Il fallait doter l'espèce d'une souplesse suffisante afin de s'adapter et de conserver certaines particularités pour pouvoir transmettre des qualités aux générations à venir : une intégrité en même temps ouverte à recevoir et à surmonter les aléas environnementaux. Bref, évoluer, dans tous les cas de figure.

Voyage, voyage est aussi plein d'humour et un bol d'air frais qui remplit de légèreté la gravité et le sérieux qui exige une fois de plus de définir l'artiste

le plus moderne. Le pot de confiture sur fond de nappe de pique-nique et la fable des supermarchés transposés à la métaphore de Bourriaud, sont finalement plus proche de ce que les fraises sont pour nous tous les jours. Le leurre d'une vision idéalisée d'une espèce que nous connaissons bien mieux en barquette qu'à l'état sauvage est déjoué. Et surtout, surtout, il remet en cause l'autorité intellectuelle qui parfois s'instaure et qui, dans ce cas, ressemble plus au fait de s'intégrer dans la tradition (post-moderne) et assure ainsi ses arrières que de créer, même maladroitement, un concept nouveau.

Lucas Cantori

